

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 francs. Abonnement annuel: 72 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 30 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

Le français, notre maison

Les éditions Zoé ont publié un riche recueil de quatorze «petits essais sur l'usage du français aujourd'hui» intitulé «Le français, notre maison». La première contribution est celle d'Abdou Diouf, secrétaire général de l'«Organisation internationale de la Francophonie», qui évoque avec une admiration chaleureuse la personnalité de Léopold Sédar Senghor: «Je sais combien il était convaincu qu'une maîtrise de la langue s'accompagne nécessairement d'une clarté de l'esprit et, par voie de conséquence, d'une aptitude à raisonner et à élaborer des solutions.» Abdou Diouf souligne que le Sénégal est l'un des rares pays, peut-être le seul, à disposer d'un *Recueil de décrets et de circulaires relatifs à l'emploi de certains mots, à l'usage des majuscules et des virgules dans les textes administratifs*.

Quatre auteurs consacrent leur contribution à la description précise et personnelle de leur premier contact conscient avec le français. Anna Lietti, Milanaise «entrée en français» à l'âge de sept ans: «(...) j'ai appris ma langue d'adoption comme une langue maternelle: par capillarité, du matin au soir, en courant, en mangeant, en rigolant.» Sylviane Roche, née à Paris, raconte avec quelle stupeur elle a dû se rendre compte, à son arrivée en Suisse, qu'il existait des peuples francophones non français: «Ma langue n'était plus ma maison, c'était une sorte de gargote mal famée, ouverte à tous et je pouvais, inimaginable désarroi, me sentir étrangère au milieu de gens qui parlaient le français.» Philippe Dubath, journaliste, décrit la fécondité d'une claqué reçue pour avoir cacographié une série de malheureux «i» dans son cahier d'écriture et qui lui inspira un respect définitif non seulement des «i» mais de toutes les lettres de l'alphabet et des mots qu'elles forment. Fabio Pusterla, écrivain et traducteur, raconte que, lorsque sa mère, sa grand-mère et sa tante prenaient le thé durant l'après-midi, il arrive qu'elles passent d'un coup de l'italien au français. De toute évidence, ces dames ne désirent pas qu'il entende certaines choses. Un défi que le petit Fabio s'empresse de relever. Pour lui, la langue française sera en premier lieu la langue du secret.

Jean Starobinsky distingue les mots étrangers, anglais notamment, qui enrichissent la langue française, comme *boxe* ou *tramway*, et l'invasion de «la langue réglementaire et publicitaire». Il est probable que la langue anglaise souffre elle aussi de l'omniprésence de ces anglicismes rudimentaires.

Doris Jakubec décrit minutieusement l'accession du petit enfant à sa langue maternelle, «ses chemins multiples, ses découvertes capitales, ses enjeux décisifs». Citant Charles-Albert Cingria, elle règle en passant son compte à l'esperanto. Enfin, elle évoque l'importance théologique que Calvin et Vinet donnaient à la précision de la langue. Vinet: «Il n'y a point d'approximation dans les pensées de Dieu.»

Pour Matthias Zschokke, dont le texte est écrit en allemand, il y a une importance vitale pour le monde à conserver toutes les langues même les plus particulières: «Avec chaque langue qui disparaît de la surface de la terre, c'est un point de vue sur le monde qui disparaît.» Il montre que le «dialogue interculturel» s'est appauvri dès lors qu'on a remplacé les nombreux et coûteux traducteurs par l'obligation faite à tous les participants de s'exprimer en anglais: «Depuis, les Français, les Russes, les Italiens et les Allemands parlent l'anglais entre eux et se réjouissent de chaque pensée qu'ils parviennent à exposer de manière à peu près intelligible dans cette langue pour eux étrangère. [...] Et c'est ainsi que les esprits supérieurs de l'Est et de l'Ouest échangent désormais à un niveau terriblement enfantin (...).» «Toute traduction est une interprétation, écrit-il encore, ce qui n'est pas nouveau, mais il en donne une amusante illustration: *dieser geklonte Unsinn*, écrit-il, ce qui peut se traduire par «cette absurdité clonée», mais que la traductrice Patricia Zürcher transforme en jeu de mots: «ces *clone-ries*», propose-t-elle.

Pierre-Alain Tâche ne s'en prend pas tant à l'invasion de l'anglais qu'à l'ennemi du dedans, le souci d'efficacité et d'immédiateté, qui débouche sur la facilité. On prouve le mouvement en marchant, on défend sa langue en parlant: «Car nos mots, dont l'histoire montre à l'envi qu'ils répugnent à se laisser mettre en cage, n'ont pas besoin de refuge; ils ont besoin d'usage.»

Marc Lamunière évoque lui aussi la langue du démagogue: «Une technique bien connue des mouvements totalitaires consiste à détourner des mots de leur contexte originel, à les gonfler de toutes les vertus et à charger certains autres de tous les vices, l'important étant que la version imposée par le dogme n'ait plus à être démontrée et ne puisse être remise en question.» Cela nous a immédiatement rappelé le fameux *statu quo* que dénonçaient à l'envi les partisans d'une précédente réforme scolaire. Cette locution fut répétée tant de fois, par tant de personnes et sur un tel ton d'évidence que *statu quo* finit par perdre son sens original pour devenir une espèce de monstre grisâtre, mou et répugnant, lové dans le coin de la classe, couvert de poussière et de toiles d'araignées, araignée lui-même, dont seule la réforme délivrerait les malheureux écoliers vaudois.

Etienne Barilier signale qu'on tend à ne plus accorder selon les genres et à traiter les noms communs féminins comme s'ils étaient masculins: «[...] le président de la France proclamait solennellement que la burka ne serait pas *le bienvenu* dans son pays.» Plutôt que d'une réduction du féminin au masculin, il pourrait s'agir d'une neutralisation des deux, expression générale de l'indifférence aux mots et aux choses. Barilier dit l'essentiel sur la dégradation de la

langue: «Et si le lieu commun, le vague et le flou, mais surtout l'impropriété sont si tragiques, ce n'est pas parce qu'ils offensent je ne sais quelles normes de grammairien maniaque. C'est parce qu'ils sont des corps morts. Parce que le sens ne les irrigue pas. Parce que celui qui les profère mâche du néant. En revanche, les formules neuves, les métaphores inattendues, les tours inouïs sont les plus justes, et les plus clairs, et les plus vrais dès lors que leur génie est celui de la langue. Bon sang ne peut mentir.» Tout est dit du même coup sur l'essence de la langue de bois, plus morte que ne le sera jamais le latin, plus privée de sens que les vagissements du nouveau-né.

Christophe Gallaz, que M^{me} Ariane Dayer, nouvelle rédactrice en chef du *Matin-Dimanche*, a décidé de virer, compare le français et l'allemand. Cette langue, comme l'anglais, lui permet de transmettre et de recevoir un certain nombre d'indications précises. C'est très bien, mais c'est tout. Le français lui permet d'aller bien au-delà et d'atteindre ses propres limites et celles du monde: «Je peux charger mes phrases et mes mots de toute la précision dont je suis capable, de telle sorte qu'ils me permettent à leur tour d'aller vers l'indistinct, l'insaisissable ou le flou, peut-être même l'indicible, et d'en jouer.»

Si la création littéraire consiste en un travail simultané sur le sens et sur la forme, s'il synthétise la réflexion abstraite et la présence personnelle, alors la méditation vigoureuse et amusée d'Anne-Lise Grobéty, «Ma langue dans tous ses états», est la pointe créative du recueil. L'état primordial, selon elle, c'est la langue «de plein air», celle de l'appropriation de la langue dans ce jeu de toute la journée dont parle Anna Lietti; le deuxième état, c'est la langue qu'on apprend à l'école, ce qui se dit et ce qui ne se dit pas, un état un peu grisâtre, peut-être mortifère pour qui ne le dépasse pas, mais combien nécessaire; l'état de l'appétit, de la découverte du trésor jaillissant du vocabulaire innombrable et de ses agencements; l'état de recherche de son propre style; l'état de déception, lorsque la réalité des hommes et des choses ne se plie pas à nos désirs si bien exprimés ni à nos démonstrations si convaincantes; l'état de consolation et de justification: si elle n'est pas aussi efficace qu'on le voudrait, la langue contribue au moins à donner durée et beauté à ce dont on parle, si l'on en parle bien; le dernier état, l'état «de péché d'orgueil», c'est celui qui pousse Anne-Lise Grobéty à vouloir remettre la langue en état de marche: «... devant la dérobade de tant d'écrits de ne s'en tenir qu'aux minima requis, devant le prémâchage, la prédigestion de trop de phrases avant même qu'elles n'atteignent l'oreille ou l'œil, face à la hâte, à la réduction de l'expression à son plus petit dénominateur commun, se lève comme une pâte tiède la prétention de restituer la langue avec plus d'opulence et de généro-

sité, de contribuer en quelque sorte – écoutez-moi ça! – à rendre leur langue aux francophones...».

Le grand ordonnateur du recueil, Jean-Marie Vodoz, conclut par quelques propos prudemment pessimistes sur notre langue qui, réduite au rôle de support dans les échanges commerciaux et techniques, pourrait avec avantage être remplacée par l'anglais élémentaire.

Que manque-t-il à ce recueil? Peut-être une perspective politique. Esquissée par Abdou Diouf, Marc Lamunière, Pierre-Alain Tâche et Jean-Marie Vodoz, elle reste en l'état. Crainte ou ignorance, les intellectuels et les artistes détestent se mêler de politique concrète, même quand il s'agit de leur travail. Il ne serait pourtant pas absurde que les amoureux du français disent ce qu'ils attendent concrètement des autorités politiques!

Comme on l'aura vu, les rédacteurs de *La Nation* ne sont pas tous du même avis quant à l'efficacité d'une loi protectrice de la langue française. Mais la question ne se pose pas d'abord en ces termes.

Nous francophones attendons de nos autorités vaudoises non seulement qu'elles s'expriment dans un français correct – on a vu que ce n'était pas toujours le cas, et que le *Recueil* de M. Diouf pourrait utilement les inspirer – mais aussi qu'elles ne parlent et ne reçoivent que le français dans leurs rapports avec la Confédération. C'est encore le cas, croyons-nous. On ne peut en dire autant de ceux qui nous «représentent» aux Chambres fédérales. Il y a là une discipline à restaurer. Nous devons aussi nous assurer que les textes sortis des officines fédérales paraissent dans les trois langues officielles et que chaque version soit considérée comme version de référence.

Dans la mesure où l'école obligatoire est, dans les régimes démocratiques, une compétence de l'Etat, on attendrait aussi des écrivains qu'ils affirment certaines exigences à l'égard du pouvoir quant à la formation de leurs futurs lecteurs... et de leurs futurs confrères et concurrents.

De la critique de l'esperanto linguistique livrée par Mme Jakubec, on aurait pu tirer quelques critiques parallèles sur l'esperanto institutionnel qui envahit le monde entier, ces structures unifiées que les internationalistes socialistes et les mondialistes libéraux s'efforcent d'imposer à tous les peuples, indépendamment de leur histoire et de leur situation particulière.

Dans cette perspective, nous attirons l'attention de nos quatorze auteurs sur ce fait proprement suisse que toute centralisation induit une relation de majorité germanophone à minorité francophone et à nanominorité italophone. La lutte pour la langue française – pour n'importe quelle langue – commence par la lutte pour l'autonomie des territoires sur lesquels on la parle.

OLIVIER DELACRÉTAZ

Les bonheurs négatifs

Explorer le changement des mentalités et des mœurs à travers le XX^e siècle, telle est l'ambition de *La Grande Intrigue* de François Taillandier. Entamée en 2005 avec *Option paradis*, suivie de *Telling* paru en 2006, cette œuvre pentalogique de grande ampleur en est à son troisième volet, intitulé *Il n'y a personne dans les tombes*¹.

L'écrivain travaille actuellement aux deux derniers volumes. La construction narrative rappelle davantage le feuilleton et la série télévisée que l'épopée, la fresque ou la saga. Le temps du récit n'est pas chronologique. A chaque chapitre, on passe d'un personnage à l'autre, d'un milieu à l'autre, d'une époque à l'autre. Il y a un grand entrecroisement d'histoires et de générations.

Les deux personnages principaux, Louise et Nicolas, forment un couple moderne : aisés, indépendants, émancipés, sexuellement libérés et divorcés, comme il se doit. Lui est architecte ; elle travaille dans l'immobilier. Ils appartiennent à une riche famille bourgeoise industrielle et sont cousins. Ce lien de parenté ne les empêche nullement d'avoir des relations sexuelles. C'est que désormais le charnel fait loi. Il prime les liens de filiation et les fondements génétiques de la famille traditionnelle. Par exemple, pour certains, faire de l'inceste une infraction pénale est une aberration, une limite intolérable et réactionnaire au sacro-saint principe de plaisir. La libération sexuelle se résume à une machinerie orgasmique où l'exhibition de sa jouissance narcissique se revendique comme sans limite et sans tabou. Louise se laisse prendre en photo, posant nue dans les ruines de l'ancienne usine familiale. On est dans le délire mental...

Au début de *Option Paradis*, ce couple étrange à l'instar des couples modernes, lié par une complicité d'enfance, se rend dans la maison de leurs aïeux, située à Verney-sur-Arre, gros bourg dans l'Yonne, inventé de toutes pièces par l'auteur. Inventé certes, mais représentatif d'une certaine province

française. Ce bourg désert s'est de plus en plus vidé de ses habitants actifs dès les années huitante, après la faillite des entreprises familiales, la construction des autoroutes et le passage du TGV. A ce portrait de bourg désaffecté, où des sociétés étrangères achètent maisons, propriétés, forêts sans qu'on sache précisément qui en dirige les capitaux, l'écrivain ajoute celui de la transformation des villages traditionnels en zones résidentielles urbanisées. Démolition de vieux bâtiments d'artisans et de métiers, construction des lotissements, des supermarchés et des parkings dont la laideur ne finit pas de rivaliser avec l'utilité. Etablissement d'une nouvelle population : des cadres urbains à deux voitures par foyer, exigeant des crèches, des zones de loisirs culturels et sportifs, des bancs publics, des poubelles, des jeux pour enfants, des ralentisseurs, des parcs, des centres anciens pittoresques, des terrains de tennis et de golf, etc. « *La population de type néo existe partout, et partout elle a tous les droits. A l'échelle mondiale, la population néo va où elle veut, quand elle veut, dans des hôtels et des équipements touristiques (à commencer par les monuments et sites naturels) aménagés à son intention, et il n'est pas question d'y trouver à redire. Il lui faut ses piscines, il lui faut sa crème à bronzer. Il lui faut ses karaokés, il lui faut ses pistes de ski. Il lui faut ses boîtes, il lui faut ses avions, il lui faut ses pizzas et ses plages surveillées.* »

Le couple étrange ne se rend pas dans la maison de leurs aïeux, où ils ont vécu des réunions de famille et passé des jours de vacances, pour partager le souvenir de leur enfance. Au contraire, il cherche à expérimenter « le sentiment érotique de leur nudité » sous les yeux des gens de la famille dont les portraits sont accrochés au mur de la chambre de la grand-mère. Leur démarche est une ultime tentative de subversion, une sorte de dernier bras d'honneur au passé. Les nouvelles générations veulent s'en débarrasser. Le passé les empêche de

vivre, disent-ils. Mais le passé est là. « Les morts sont là. » A travers les portraits d'une multitude de personnages et de leurs histoires, Taillandier montre comment le passé surgit dans le présent, comment les morts vivent dans nos mémoires et dans nos paroles et comment ils nous adressent les signes de leur existence.

Pourquoi le couple a-t-il ce besoin de se livrer à son seul désir dans cette maison familiale abandonnée ? Il s'agit pour eux de déconstruire le monde, de profaner le passé ; il s'agit pour eux de le déconnecter du monde réel, de le rendre inopérant afin de pouvoir vivre pleinement le bonheur libre, le bonheur sans attache, et sans engagement, où les plaisirs avides et pulsionnels des corps triomphent sur toute autre chose. C'est pour eux un besoin vital, une condition *sine qua non* à leur bonheur, le passé étant une entrave à leur liberté personnelle.

La relation de ce couple se situant dans le temps présent constitue le pivot de *La Grande Intrigue* à partir duquel le récit s'élargit, remonte le temps, relate l'histoire de la famille par morceaux, par bribes, tout en revenant continuellement au temps présent. Taillandier n'avance pas, il creuse. C'est une descente progressive au fond du sujet. Chaque nouveau chapitre apporte une pierre à la mosaïque humaine et temporelle. Il y a, d'une part, le monde présent, permissif à souhait, avec ses perversités croissantes telles que ses pratiques sexuelles libérées, ses confidences voyeuristes de la télé-réalité, son refus des croyances et des mystères, ses délires freudiens, ses obsessions de consommation, de confort, de loisirs ; et, d'autre part, il y a le monde d'avant, la société patriarcale, hiérarchisée qui donnait la règle et qui permettait ainsi indirectement la transgression. Ce monde d'avant avec ses non-dits, ses secrets de famille, ses mariages forcés. L'histoire de Pauline, par exemple. Au début des années vingt, la jeune femme de dix-huit ans a été mariée de force à un homme

qui en avait cinquante, pour un simple calcul d'héritage. Ensuite Pauline disparaît. Dans la famille, on disait qu'elle était malade, et qu'elle était dans une clinique. Le troisième volet raconte ce que, dans la famille, on savait mais cachait soigneusement, notamment que le mari était un noceur et qu'il avait entraîné Pauline dans la prostitution. Dans son cahier, écrit de sa main, retrouvé après sa mort, Pauline raconte sa descente aux enfers, et comment elle s'en est sortie...

Taillandier n'est pas nostalgique du passé. Il ne s'agit pour lui ni de regretter les temps anciens ni de faire l'apologie des temps modernes. L'univers patriarcal proposait un ordre, une hiérarchie, mais il était contraignant ; il demandait une certaine soumission. Le modèle présent défait le sens et instaure la destruction de l'ordre. Il exalte l'individualisme et incite au nihilisme.

Tenir la balance entre ces deux mondes, là réside la force principale de cette œuvre romanesque d'une grande inventivité. C'est justement la mise en parallèle, le constant va-et-vient entre les époques qui fait ressortir les changements profonds, une véritable révolution sociale qui s'opère sournoisement et en profondeur dans nos sociétés depuis au moins quarante ans, et qui consiste en fait en un renversement total des mentalités et des mœurs. *La grande intrigue*, c'est le diagnostic littéraire et précis de ce renversement et de sa dérive égalitaire. Il se cristallise autour de l'évolution de la sexualité dans la société après l'invention de la pilule contraceptive et après mai 68. A partir de là, on postule le bonheur paradisiaque et narcissique dans la sexualité comme on postule le bonheur dans la consommation. Cette idée, favorisée par la séparation de l'union charnelle et de la procréation, n'existait pas chez les générations précédentes.

LARS KLAWONN

¹ Les trois volumes sont disponibles en Folio poche.

« El Diablo vestido de fraile »

Les mélomanes de ma génération ont fait connaissance avec la musique du Padre Antonio Soler (1729-1783) grâce à l'indicatif d'une émission dominicale de France Musique : Soler le dimanche matin, c'était le soleil pour toute la journée. Dès potron-minet, Rafael Puyana nous éclaboussait des lumineuses cascades de la sonate en fa dièse majeur pour clavecin. Cet élève sud-américain de Wanda Landowska fut dans les années soixante le révélateur du génie du Padre Soler, disciple de Domenico Scarlatti, moine hiéronymite d'origine catalane et maître de chapelle à l'Escurial. L'essentiel de l'œuvre de ce singulier religieux est composé de quelque deux cents sonates en un seul mouvement, comme celles de son maître, auxquelles elles ne le cèdent en rien quant à l'inventivité et la virtuosité (vélocité, notes répétées, croisement de mains, sauts de plusieurs octaves...). Admiratif du génie de frère Antoine, le duc de Medina l'avait qualifié de diable déguisé en moine, *el Diablo vestido de fraile*.

La pièce la plus célèbre de Soler est un *Fandango* en ré mineur, dont se sont emparés des générations et des générations de clavecinistes. Hélas pour eux, cela fait plus de quarante ans que Rafael Puyana domine cette ennuyeuse cohorte de dactylomanes sans inspiration. Sauf le regretté Scott Ross – qui reçut les leçons

de Puyana ! –, les malheureux successeurs du sublime Colombien ont livré cette merveille à la routine, à la brutalité, aux excès de vitesse, à la caricature, au tricotage rythmique, au didactisme, à la platitude, à la boursouffure, au contresens, au kitsch, au vacarme, au cliché folklorique, au néant. Tout récemment, même Nicolau de Figueiredo, habituellement si inventif, a donné une interprétation bizarrement crispée, sur un instrument au son ingrat (basses horripilantes) et mal enregistré. Andreas Staier, un des meilleurs instrumentistes baroques de sa génération, a dédié un disque entier au *fandango* espagnol : à oublier. Il est à l'aise dans ce répertoire comme un touriste bavarois de bonne volonté qui veut sincèrement essayer de renoncer aux saucisses et à la bière pendant ses vacances en Andalousie. Son *Fandango* de Soler commence comme un prélude de Bach, puis s'emballe dans une gitanerie de carnaval certes pleine d'imagination, de castagnettes, de corridas, et tout ce qu'il faut pour faire vrai, mais hors sujet : le chemin de l'échec est pavé des meilleures intentions. Il suffit. D'où nous viendra le secours ?

L'ange salvateur a un nom, retenez-le bien : il s'appelle Diego Ares, il a 26 ans, il est né à Vigo, et il vient de sortir un CD exceptionnel tout entier consacré à Soler. Le *Fandango*, bien sûr, mais aussi un choix des sonates préférées de l'interprète,

agencées de façon à les faire alterner adroitement, en fonction de leur caractère. Diego Ares sait mettre en valeur l'aspect pictural de cette musique. Il s'en explique dans le livret : « Soler évoque des paysages bucoliques, parfois orageux, quelquefois on entend le chant d'un aveugle avec sa vielle à roue, ou le chant d'un galant courtisant sa belle... » Et c'est réellement ce qu'il nous donne à entendre. Sa technique rigoureuse est au service d'une imagination en éveil permanent. Jamais sa fougue naturelle et sa sensualité ne dérapent dans l'excès, comme tant d'autres. Quelle maturité à son âge ! L'indépendance de ses mains lui permet de subtils décalages, savamment contrôlés, qui révèlent des couleurs d'une variété étourdissante, surtout si l'on considère que son instrument n'a qu'un clavier et deux jeux de huit pieds. Tout est dans l'invention, l'audace (les *rubatos* !) et l'exploitation mesurée des artifices.

On pourrait s'étendre longtemps sur les aspects techniques et esthétiques qui contribuent à l'excellence de son interprétation. Cela se résume en deux mots : « *Tiene duende* » ; les insuffisances de la plupart des tâcherons disqualifiés ci-dessus, en trois mots : « *No tienen duende*. » Cette notion, empruntée à la tauromachie et au flamenco, est malcommode à définir en français. La traduction littérale de *duende* est *lutin*, ce qui ne nous avance

guère. Il s'agit de l'irruption, chez l'artiste, d'une force inconnue et inattendue, un bon génie en quelque sorte. Jean-Marie Magnan, dans le dictionnaire de tauromachie (Robert Laffont), le représente ainsi : « Soudain, c'est là, sans avertir. Chaque geste baigne dans une autre lumière. On ne pourrait dire au juste ce qui vient de se produire : un bonheur recouvre l'arène. » Mettez « clavier » à la place de « arène », et vous avez la marque du jeu de Diego Ares. Chez lui, le *duende*, c'est l'envol rythmé des gestes sur le clavier, soutenus par une sorte d'extase maîtrisée, un envoûtement léger qui tient l'interprète et l'auditeur au-dessus de lui-même.

La réussite d'un disque ne se réduit pas à un compositeur et son interprète : il est indispensable de disposer d'un instrument approprié, ici la copie récente par un facteur hollandais d'un clavecin sévillan de 1734. C'est un instrument à la sonorité rustique et chaleureuse, aux couleurs très diversifiées sur toute l'étendue du clavier : graves flamboyants, médium carillonnant, aigus délicieusement acidulés. La construction de ce clavecin offre quelques singularités : les changements de registres se font au moyen d'un pédalier, ce qui est rare ; la longue éclisse courbe évoque les clavecins du Nord de l'Allemagne, alors que la plupart des instruments du reste de l'Europe ont une queue taillée en biseau.

(Suite en page 3) →

L'évasion fiscale à la mode anglo-américaine

Il y a une quinzaine d'années, au tout début de l'affaire des fonds en déshérence, l'ambassadeur de Suisse à Washington dénonça l'offensive américaine, dans une note à son chef le conseiller fédéral Cotti, comme le commencement d'une « guerre » commerciale visant la place financière helvétique. Trahi par une fuite, victime de la déloyauté et de la pleutrierie de Cotti, il choisit de quitter son poste. Et pourtant, il avait raison ! Ce n'était d'ailleurs que le prélude à des hostilités qui durent encore, sous prétexte maintenant de lutte contre l'évasion fiscale. Un motif très moral, assurément, mais relevant d'une morale à sens unique; car les Etats-Unis, l'Angleterre et leurs alliés s'en prennent seulement au secret bancaire suisse, et non aux pratiques encore plus opaques de leurs propres juridictions ou de pays qui leur sont proches, au bénéfice désormais d'un fort avantage concurrentiel.

M^{me} Myret Zaki, qui fut responsable des pages financières de *Temps* et qui est devenue rédactrice en chef adjointe de *Bilan*, dénonce la manœuvre et tape fortement sur ce clou dans son tout récent ouvrage *Le secret bancaire est mort, vive l'évasion fiscale*¹. Car si la manière suisse de pratiquer l'assistance à l'évasion (qui n'est pas forcément délictueuse) bat de l'aile, celle-ci se porte au mieux sous d'autres cieux. On estime – c'est le montant retenu par M^{me} Zaki – les sommes cachées aux fiscaux du monde à environ 13'700 milliards (dont seuls quelque 2'200 étaient gérés en Suisse en 2008, probablement moins aujourd'hui). La liste des Etats servant de repaires est longue: Caïmans, Iles Marshall, Guatemala, Nauru, Panama, Seychelles, Iles Vierges britanniques, Vanuatu, Jersey, Guernesey, Ile de Man, Londres à sa façon, Hong-Kong, Singapour malgré certaines apparences, Saint-Kitts-et-Nevis, et aux USA mêmes les Etats du Wyoming, du Nevada, de Floride à certains égards, du Delaware bien sûr. Et j'en passe...

Les paravents

L'ouvrage de M^{me} Zaki décrit, de manière souvent assez détaillée pour que le lecteur y trouve un mode d'emploi, les divers procédés et les diverses institutions ou constructions juridiques

destinées à dissimuler des biens. Citons, sans être exhaustif, les sociétés avec actions au porteur, les sociétés-écran, les comptes correspondants, les assurances-vie, les cartes de crédit anonymes, les naturalisations de complaisance et, bien entendu, les *trusts*, aux formes multiples et insaisissables.

Le *trust* joue un rôle-clé dans l'industrie contemporaine de l'évasion fiscale. Sa nature même l'explique en partie: par ce contrat privé, le propriétaire d'une fortune s'en défait auprès d'une entité tierce, si bien que, légalement, il ne la possède plus. Et l'entité tierce observe la confidentialité sur les modalités du contrat, d'autant plus que le bénéficiaire du *trust* n'est pas forcément désigné, mais qu'il peut rester à la discrétion du gérant, le *trustee*. C'est le « *trust* discrétionnaire ».

Les Etats, chasseurs ou complices

Mais le fisc, que les Etats obérés poussent à presser le citron et qui n'est pas tombé de la dernière pluie, cherche le détenteur économique du compte, quelles que soient les apparences. Et il ne rechigne pas à employer la manière forte contre le secret bancaire, comme on l'a vu ces derniers mois avec le recours à des méthodes de gangster où la fin justifie les moyens: vol de données bancaires au Liechtenstein organisé par l'Allemagne, achat de données volées par la même Allemagne, recel de telles données par la France, chantage au retrait de la licence bancaire par les USA. Comment se fait-il que d'autres constructions favorisant l'évasion résistent à de telles inquisitions?

On voit trois explications principales. La première réside dans la réelle opacité des procédés les plus élaborés. Lorsqu'un *trust* discrétionnaire, non enregistré (plusieurs Etats ne tiennent pas de registre) aux Caïmans détient une société de droit panaméen qui détient elle-même une société de droit guatémaltèque, qui ne répondrait d'ailleurs à aucune demande puisque le Guatemala ne livre aucune information, comment suivre la piste? Et d'abord, comment en trouver le début? La deuxième explication tient justement à la politique des Etats vivant de cette industrie: ils refusent leur coopération, soit ouvertement, soit sous divers pré-

textes. Le troisième motif tient à une certaine mansuétude des Etats qui abritent eux-mêmes ce commerce de l'ombre et qui ont occasionnellement besoin de partenaires « *off shore* », notamment les Puissances anglo-américaines.

Et notre place financière?

L'industrie financière suisse conserve-t-elle une chance de gérer des fonds « hors impôts »? Sa recette, le secret bancaire, est à la fois simple et bon marché; c'est pourquoi elle pouvait attirer des déposants d'importance petite ou moyenne, à raison d'un million par exemple; mais il s'effrite. Les *trusts* semblent aujourd'hui plus efficaces; mais leur constitution est coûteuse (quelque 30'000 à 50'000 francs, à quoi s'ajoutent de substantielles commissions annuelles), si bien qu'il faut camoufler 10 millions au moins pour que le jeu en vaille la chandelle; c'est donc une autre clientèle qu'il s'agit de conquérir, mais qui est accoutumée à la virtuosité des

juristes et financiers de l'espace anglo-américain. Sur tout, la Suisse est un pays « propre » qui exige que l'ayant-droit économique des fonds soit connu de la banque – lutte contre le blanchiment oblige; or d'autres Etats ne sont pas aussi scrupuleux.

M^{me} Zaki ne se prononce pas sur l'avenir. Disons que nos banques peuvent sans doute combiner des relations internationales en recourant elles aussi aux « juridictions *off shore* », comme on dit pour désigner poliment les Etats complices des infractions fiscales, et aux méandres des *trusts*. Mais, même si elles conservent en Suisse des mandats de gestion via les comptes de banques « correspondantes », cela implique une délocalisation partielle des services offerts aux clients en quête d'un abri sûr et discret. La Suisse ne sortira pas indemne de cette guerre commerciale.

JEAN-FRANÇOIS CAVIN

¹ Editions Favre S.A. 2010.

Aspects de la vie vaudoise

L'OCL à l'heure anglaise

(fm) C'est un privilège pour l'Orchestre de chambre de Lausanne et les mélomanes vaudois que la venue, pour le 8^e concert d'abonnement, de Sir Neville Marriner les 12 et 13 avril prochains. La carrière du chef britannique (86 ans le... 15 avril!) est en effet aussi remarquable qu'à l'écart des tapages médiatiques. Fondateur en 1958 de l'Orchestre Academy of St-Martin-in-the-Fields qu'il mènera à une réputation mondiale grâce à ses tournées et ses enregistrements, Marriner est aussi à l'aise dans la musique de l'époque classique que dans celle du XX^e siècle. Pour les concerts lausannois, c'est tout naturellement qu'il a inscrit au programme l'ultime symphonie de Mozart (la *Jupiter*) et des œuvres de deux compositeurs britanniques les plus célèbres avec Britten: Ralph Vaughan Williams (1872-1958), dont on pourra entendre la magnifique *Fantasia on a theme by Thomas Tallis*, et Michael Tippett (1905-1998) avec le non moins superbe

Concerto pour double orchestre à cordes. [Salle Métropole, le 12 avril à 20h30 et le 13 à 20h]

Le piano de Ravel en intégrale

(fm) Quant aux amateurs de piano qui voudraient entendre cette année autre chose que du Chopin, ils se rendront les mardi 13 et jeudi 15 avril prochains au Théâtre de Vevey (19h30); Jean-Efflam Bavouzet nous propose en effet l'œuvre complète de Ravel pour cet instrument, ce qui est suffisamment rare pour être signalé et, bien sûr, hautement recommandé. Les œuvres sont présentées dans l'ordre chronologique des compositions (avec, la première soirée, le diaboliquement virtuose *Gaspard de la nuit* inspiré du poème éponyme d'Aloysius Bertrand). Nul doute que le pianiste français, dont l'enregistrement récent de l'œuvre complète pour piano de Debussy a recueilli les plus vifs éloges de la critique internationale, sera aussi à l'aise dans l'univers brillant et raffiné de l'auteur du *Boléro*.

Améliorer Ravel

L'Enfant et les Sortilèges, composé par Ravel pour orchestre complet, est donné ce printemps à l'Opéra de Lausanne dans une version pour flûte, violoncelle et piano à quatre mains. Cette réduction, mentionnée sur l'affiche actuellement placardée, ne l'était pas dans le programme de saison; cela tiendrait de l'arnaque si le prix des places ne fournissait un indice: à musique réduite, tarif réduit.

Ce choix curieux, dont on jugera le résultat, nous privera en tous cas du claquement de la batterie pour la rage de l'Enfant, des grognements du contrebasson pour le dérouillage du Fauteuil, des cuivres flambants pour les langues du Feu, du tambourin et des bois pour la Pastorale et du bruissement des cordes pour le mystère du Jardin sous la lune.

L'arrangeur, un certain Didier Puntos, dont le travail donne à la *Fantaisie Lyrique*, selon *24 heures* du 6/7 mars, une dimension nouvelle (!), explique notamment ceci: *J'ai toujours pensé qu'il y avait une contradiction fondamentale dans les moyens mis en œuvre: entre le caractère intimiste du sujet et le traitement incroyablement coloré de l'orchestre*. Ce maladroît de

Ravel, qui n'avait pas le sens de l'harmonie, nous a donc absurdement livré un livre d'images aux couleurs vives et légères; il s'imposait d'en faire une copie en noir et blanc.

En somme, un dénommé Maurice R., dont l'Histoire ne retiendra pas le nom, s'est stupidement acharné à colorier le livret de Colette, inconscient de la *contradiction fondamentale* qui condamnait sa besogne. Mais Puntos vint, et l'œuvre trouva sa vérité.

J.-F. C.

« El Diablo vestido de fraile » (suite)

→ (Suite de la page 2)

L'enregistrement a été réalisé dans la fameuse salle de musique de La Chaux-de-Fonds. Pour mettre en valeur son acoustique célèbre dans le monde entier, il fallait des preneurs de son à la hauteur: Jean-Martial Golaz et Koichiro Hattori ont fait un travail remarquable, car le clavecin est un instrument à la fois puissant et délicat, dont les nuances sont difficiles à capter. Souvent, les micros sont trop proches, et c'est le défaut principal de la version de Puyana où le clavecin apparaît comme démultiplié de manière artificielle, presque monstrueuse. Le CD est agréablement présenté, complété par un livret très documenté, sans pédanterie.

Au total, on sent bien que la réussite d'un tel enregistrement est le fruit non seulement d'un travail d'équipe, mais d'une réelle amitié entre tous les collaborateurs. C'est un produit artisanal soigné, fort éloigné de ce que livre, si souvent bâclé, la bien nommée « industrie discographique ». Notons enfin avec une satisfaction chauvine que la firme Panclassics, fondée à Zurich, a désormais son siège à Vevey. Son catalogue comprend notamment un CD d'œuvres symphoniques de

Raffaele d'Alessandro, ou un autre avec Frédéric Rapin interprétant de rares concertos pour clarinette du premier romantisme.

JEAN-BLAISE ROCHAT

Référence: P. Fr. ANTONIO SOLER, *el Diablo vestido de fraile*, Diego Ares, clavecin, Panclassics 2009.

Mise en bouche:

– Sur le site *panclassics.com*: le début de la sonate en sol mineur SR 81 du padre par Ares.

– Sur *Youtube*: Rafael Puyana interprète la sonate K175 de Scarlatti sur un clavecin rare et somptueux: un Hass à trois claviers. Etourdissant! (Report sonore hélas médiocre)

– Sur *Daylimotion*: le *Fandango* par Scott Ross sur un instrument français.

– Sur *Youtube*: une Japonaise, inconnue sous nos latitudes, et qui est habitée du « lutin » ibérique: tapez Mayako Sone et vous aurez un *Fandango* de grande cuvée, mais abrégé, sur clavecin français.

– Tout comme Scarlatti, Soler s'accommode du piano. Sont recommandables Marie-Luise Hinrichs chez EMI et, tout récemment, Luis-Fernando Perez chez Mirare.

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Beck, Lausanne

Un homme engagé

Jean-Daniel Subilia, professeur de littérature à l'université de Pékin, maître au Collège de Béthusy puis à l'École normale, est mort dans sa nonante-huitième année. Lors de son enterrement, ses petits-enfants ont évoqué sa disponibilité et celle de sa femme, son imagination illimitée et ses dons de conteur, son ouverture à leurs problèmes et son absence de préjugés. «Avec lui, on se sentait plus intelligent...» disait un de ses neveux lors de la réception. On se sentait surtout plus important. La première fois que je l'ai rencontré, j'avais onze ans, lors de l'anniversaire de son fils François. Il serrait solennellement la main de chaque invité au moment où il se présentait: «Aah, c'est toi!?!...». L'accueil précédait l'arrivée. Avant même de les avoir rencontrés, il avait déjà fait une place dans son monde aux amis de ses enfants.

Je ne sais trop ce qu'il pensait de la Ligue vaudoise. Il ne s'intéressait pas tellement aux réflexions abstraites sur les institutions et sur les rapports de pouvoir qui sont le lot ordinaire des rédacteurs de *La Nation*. Il aimait réfléchir et argumenter, mais c'était toujours par rapport aux personnes concrètes qui étaient en face de lui. Je pense que le côté volontiers polémique voire sarcastique de nos articles devait le chagriner. Mais, il nous l'a dit plusieurs fois, il approuvait vigoureusement notre engagement pour le Canton.

Approbation précieuse, car en matière d'engagement, Jean-Daniel Subilia était un maître. Il était toujours entièrement dans ce qu'il disait et faisait, qu'il s'agisse d'une excursion à ski de fond en montagne au milieu de la nuit, suivie d'une fondue au sommet, d'une histoire à raconter ou d'un passage de saint Paul à

lire à l'église. Je ne crois pas qu'il ait de sa vie prononcé une parole frivole. Il écoutait ceux qui lui parlaient avec une attention absolue, et cette écoute active et pénétrante les contraignait à viser l'essentiel. Il reprenait la balle au bond, donnait son propre avis, attendait la réplique et la discussion se nouait. Gare à qui se risquait à prononcer un jugement tout fait sur un livre ou sur un problème moral! De sa voix à la fois douce et passionnée, et d'autant plus douce qu'elle était plus passionnée, il cernait le malheureux de questions et de commentaires, l'engageait à développer et à conclure. Je me rappelle notamment une discussion sur Baudelaire où j'avais laissé quelques plumes...

Pas trace d'idéologie chez lui. L'idée de le qualifier «de droite», «de gauche» ou d'ailleurs n'est jamais venue à l'esprit de personne. A ce qu'il en dit dans l'excellent portrait filmé réalisé par *Plans-Fixes*¹, cette classification a surtout pour résultat de créer des divisions et des blocages. Quelle que fût leur philosophie ou leur tendance politique, ses élèves étaient d'abord des personnes à une étape de leur développement. Il allait les chercher là où ils étaient et comme ils étaient, et partait de là pour leur appliquer sa maïeutique intransigente.

Il attendait beaucoup de ses élèves. Dans le portrait filmé déjà mentionné, il parle de cette «somme de richesses secrètes» que l'enseignant a pour tâche de faire apparaître au jour. J'imagine qu'il n'est pas toujours facile de fréquenter quelqu'un qui ne peut comprendre que vous puissiez viser autre chose que le meilleur. Une de ses classes devait lire une pièce de théâtre, *Le Cid* si ma mémoire est bonne. Aucun élève n'avait seulement pris la peine d'ouvrir la brochure. Ulcéré, il avait pris des mesures à la hauteur de ce laisser-aller: «Alors pour casser cette croûte d'indifférence, je les ai accablés de travail et de devoirs...» Les élèves ainsi accablés apprécieraient-ils d'emblée toute la portée amicale et salutaire de cette avalanche de travail supplémentaire?

Jean-Daniel Subilia était un homme libre. Mais pour lui, la liberté n'était pas un but en soi, encore moins le droit d'agir selon son bon plaisir. C'était un moyen pour répondre aux exigences les plus hautes: «Les jeunes doivent être libres de suivre leur voie et de pratiquer le métier qui leur convient. J'ai dit à mes enfants: Faites votre baccalauréat latin-grec, après

quoi, vous pourrez faire ce que vous voudrez.» Libres, mais par en haut!

Il détestait tout ce qui transforme l'école en administration, tout ce qui dégrade les relations d'homme à homme en schémas préconçus. Lui-même ne se voyait pas du tout comme un fonctionnaire. Il était un indépendant chargé de la formation intellectuelle et morale de ses élèves. A plus de nonante ans, je l'ai entendu s'en prendre avec la plus grande indignation à ces recyclages qui font des enseignants des élèves perpétuels: «Nous avons appris un métier, disait-il en rythmant sa diatribe avec le poing, qu'on nous le laisse pratiquer, nous sommes assez grands pour compléter nous-mêmes...».

Il concevait son métier d'enseignant comme un sacerdoce. M. Regamey, qui l'estimait beaucoup, disait qu'il «était plus pastoral que de tous les pasteurs Subilia», ce qui faisait pas mal de monde.

Dans les années septante, deux professeurs et un psychologue venus du Danemark avaient rédigé une sorte de brûlot intitulé *Le petit livre rouge des écoliers et lycéens*. Cet ouvrage traduit en de nombreuses langues appelait les élèves à la révolte contre les parents, les maîtres et d'une façon générale contre les «structures oppressives». On y trouvait des conseils sur la façon de tricher, de courber, d'embrasser et de caresser, de pratiquer l'onanisme, etc. Cet ouvrage de «tristes cuistres», selon la formule d'André Manuel², avait été interdit en France et aussi, brièvement, en Suisse. La *Nouvelle Revue de Lausanne*, alors quotidienne, avait mené le combat pour l'interdiction.

Jean-Daniel Subilia se plaça à l'inverse de ce courant. Il fit acheter le livre par ses élèves et l'étudia minutieusement en classe. Il ne s'agissait pas de libertarisme ou de relativisme moral. Il s'agissait d'affronter directement et courageusement quelque chose de douteux. Il s'était efforcé, m'avait-il dit, de faire apparaître «l'insuffisance et la bassesse de ce livre». J'avais admiré cette attitude intellectuelle virile. Il ne se contentait pas d'ignorer ou de censurer, mais allait au fond des choses et les abordait au niveau où elles devaient l'être. Ce sont des leçons qui ne s'oublient pas.

O. D.

¹ Jean-Daniel Subilia, enseignant, 13 janvier 2001, journaliste: Raphaël Aubert, Association Films Plans-Fixes, Lausanne.

² *La Nation* n° 863 du 26 janvier 1971.

Revue de presse

Rendons à César...

24 heures du 3 avril publie deux réactions de lecteurs au «miracle vaudois» des bénéfiques du Canton en 2009.

Pour M. Teuscher: «On encense M. Broulis pour avoir engrangé des millions de bénéfice dans les caisses de l'Etat, comme s'il était le seul à les avoir générés.

Je ne conteste pas les qualités de gestionnaire que l'on attribue généralement à notre grand argentier; mais, avant tout, les héros de l'histoire qui ne sont jamais évoqués, ce sont bien les Vaudoises et les Vaudois. Ce sont eux qui paient sans broncher leurs impôts et remplissent ainsi par leurs efforts, aussi anonymes que soutenus, les caisses de l'Etat. Merci pour eux!»

M. Hauri ajoute: «[...] Quelles que soient les comparaisons faites avec d'autres cantons ou d'autres pays, la fiscalité des Vaudoises et des Vaudois est lourde. La forte progressivité de l'impôt a en outre pour effet que ceux qui, par leur travail, parviennent à augmenter leur revenu voient une large part du bénéfice disparaître dans la taxation fiscale.

Il faut dire les choses clairement: en 2009, les contribuables ont payé trop d'impôt. On peut en tirer des conclusions divergentes pour les années qui viennent: augmenter les dépenses publiques (principalement pour réduire le déficit en infrastructures, réd.) ou diminuer la fiscalité [...]»

Et cesser de se parer des plumes du contribuable.

Ph. R.

Le Sarastro de L'Hebdo

Un gros titre en couverture dans *L'Hebdo* du 1^{er} avril: «Le pape qui offense Dieu». Titre repris par M. Christophe Passer, assisté du rédacteur de la revue *Goliath* (Goliath serait plus adéquat), qui rabâche les griefs des progressistes contre Benoît XVI. Plus inattendu en revanche le dernier article du magazine: «Point final: vers la fin de l'Eglise?», écrit par M. Philippe Le Bé. Après avoir à nouveau accusé l'Eglise catholique pour son attitude dans l'affaire des prêtres pédophiles, l'auteur conclut ainsi:

[...] Aujourd'hui, le voile se lève. Le scandale éclate, élaboussant toute une communauté de fidèles effarés. Pourtant c'est maintenant que commence enfin le processus de guérison. Jusqu'où ira-t-il? Deux chemins s'ouvrent, qui tous les deux mènent à Rome. Le premier nous conduit vers une Eglise radicalement différente, pour qui la sexualité ne serait plus un tabou mais l'une des forces les

plus belles et les plus mystérieuses de l'humanité. Une énergie à connaître, à goûter bien au-delà du refoulement ou du défoulement. Le second chemin nous mène vers la fin de l'Eglise comme institution. Une issue fatale qui pourrait être une bénédiction. A condition bien sûr que soit né l'Homme nouveau, debout, délivré de ses peurs, vibrant d'amour universel.

On ne peut s'empêcher de rapprocher ce texte du final de *La flûte enchantée*, quand le grand-prêtre Sarastro proclame la victoire des Lumières sur l'Ennemie, la Reine de la nuit (=l'Eglise) définitivement rejetée dans l'abîme des ténèbres. C'était il y a plus de deux cents ans, et l'Eglise est encore là. La prophétie du Sarastro de *L'Hebdo* sent le réchauffé.

E. J.

Comment donc réformer le Conseil fédéral?

On sait que le projet présenté ne suscite guère l'enthousiasme. A titre d'exemple, citons les propos de M. Pascal Décaillet («Les années-lumière», *Le Nouvelliste* du 30 mars):

[...] C'est un autre système qu'il faut à la Suisse: un vrai gouvernement, cohérent, avec une épine dorsale idéologique, légitimé par une élection populaire. Nous en sommes loin, à des années-lumière.

Bien sûr qu'il faut un président sur une période plus longue. Deux ans c'est un minimum, il faudrait quatre. Mais là n'est pas l'essentiel. Le rallongement de la période présidentielle n'a de sens que s'il s'accompagne d'une révolution institutionnelle remplaçant les gouvernements de hasard d'aujourd'hui par des collèges cohérents, cimentés, charpentés. Et surtout, orientés sur une stratégie de législation: gouverner, c'est vouloir aller quelque part, ensemble, et non multiplier par sept les directions du bateau, voire ses dérives.[...]

L'auteur se fait des illusions. A moins de revenir au système majoritaire pratiqué par les radicaux de 1848 à 1920, système qui assurait la domination du parti, la cohésion du Conseil fédéral laissera toujours à désirer. Pour la bonne raison que ceux qui élisent le Conseil fédéral, à savoir les partis, sont par nature divisés, que l'élection se fasse par les Chambres ou par le peuple. Aujourd'hui obsédés en permanence par les soucis électoraux, les partis attendent des conseillers fédéraux qu'ils soient des locomotives électorales. Ils doivent se profiler, multiplier les interviews à tort et à travers. La cohésion peut-elle sortir de ce battage partisan permanent?

E. J.

Le Coin du Ronchon

Régis

De nos jours, mieux vaut être poussin que chrétien

La période pascale et les thèmes qui y sont associés ont particulièrement inspiré les journalistes cette année. Nous ne pensons pas seulement aux éditorialistes de la *Pravda* locale qui nous ont expliqué chaque jour comment les célibataires deviennent forcément pédophiles, ou au fringant présentateur vedette de la télévision d'Etat qui a diffusé, sous couvert d'un «commentaire libre», des propos très compréhensifs envers les attentats islamistes commis dans le métro de Moscou. Nous pensons aussi et surtout à nos confrères du *Matin* qui ont définitivement repoussé les limites du journalisme d'investigation en nous permettant de suivre, pendant au moins deux semaines, la vie trépidante d'un poussin nommé Régis.

Il n'y avait même pas besoin d'ouvrir le journal en question; l'existence du volatile s'affichait en *live* dans les marges des dépêches de presse publiées sur internet. Comme tous ceux qui adoptent des animaux, les rédacteurs du *Matin* tenaient

absolument à partager leur passion avec un maximum de gens intéressés ou non – les uns attendris jusqu'à liquéfaction, les autres moqueurs et alléchés, ou s'étonnant naïvement que la presse n'ait pas d'autres chats à fouetter, mais tous participant *nolens volens* à l'épopée du poussin. C'est d'ailleurs à un vote du public que l'on doit le prénom de Régis, qui aurait tout aussi bien pu s'appeler Rodolphe, Romuald, Rupert ou Radovan.

Voilà qui fait réfléchir. A l'heure où le fédéralisme peine à séduire un large public, il serait peut-être temps que *La Nation* s'oriente elle aussi vers la vie médiatique de nos amies les bêtes. Nos lecteurs pourraient ainsi se passionner, par exemple, pour les frasques quotidiennes... euh, non, bimensuelles d'Alain le cafard, de Darius le têtard, de Jacques le blaireau ou d'Ariane la bécasse¹.

LE RONCHON

¹ Prénoms fictifs.